

Plusieurs de nos concitoyens possèdent quelques-uns de ces charmants paysages, dont le mérite est apprécié par les plus sérieux connaisseurs.

Voici ce que dit M. Henry Bruneel :

« Si je vous parle de la future Exposition de Lille, c'est que je sors à l'instant de l'atelier de M. Vincent-Calbris, où j'ai vu deux paysages destinés à cette Exposition et sur lesquels je ne puis ni ne veux me taire. L'un est une vue des environs de Mons-en-Pévèle, avec des mouvements de terrain parfaitement rendus, des arbres d'une tournure à la fois vraie et distinguée, un ciel heureusement saisi, une étendue de pays immense et tout au fond, bien loin, des collines presque des montagnes, sur le flanc desquelles se jouent des reflets de lumière formant une opposition délicate avec l'ombre grise qui couvre le versant opposé. L'effet d'ensemble est tel qu'on s'étonne tout d'abord d'avoir tout près de soi, à deux pas de Lille, une nature si crânement belle. L'autre paysage n'est qu'une étude faite dans la forêt de Phalempin; mais cette simple étude, je vous la donne pour une œuvre que les fins connaisseurs apprécieront à première vue et qu'ils continueront d'aimer avec conviction. C'est notre luxuriante végétation du Nord prise sur le fait, un jour qu'elle laisse pénétrer dans ses mystérieuses profondeurs d'ombre et de verdure, les chauds rayons du soleil de juillet.

» Notez que, dans un autre atelier encore (devinez), nous avons vu des paysages tels que vous n'auriez jamais soupçonné qu'on en peignît d'aussi sérieusement remarquables parmi nous. Si ces toiles-là et celles de M. Vincent-Calbris se présentent à l'Exposition de Lille, elles donneront bien certainement à réfléchir à quelques-uns de ces paysagistes qui se sont fait une réputation brillante avec des chatoiements de palette, des mosaïques à l'emporte-pièce, des contresens de lumière, des arrangements de fantaisie où la vraie et franche nature n'est pour rien. Laissez venir les paysagistes parisiens, belges, allemands, se placer à côté des paysages lillois dont je vous parle, et vous verrez que ceux-ci ne pâliront pas dans ce brillant voisinage.

Douter du succès qu'obtiendront à l'Exposition de Lille les toiles de M. Vincent-Calbris, ce serait prétendre que la peinture de fantaisie et des tours de force n'a point fini son temps, et, Dieu merci, nous sommes bien persuadé du contraire.

Le jour de l'an fournit l'occasion de donner en étrennes une quantité prodigieuse de bonbons de toute nature et de toute couleur. Beaucoup de gens se régalaient de ces friandises sans se douter le moins du monde des substances diverses qui servent à les composer. Beaucoup se sentent surpris si on leur disait que la houille joue un grand rôle dans ces produits, ainsi que le goudron. C'est pourtant ce qui existe.

On tire de la houille des essences qui servent à confectionner la confiserie. Après plusieurs distillations, uni à l'éther, le goudron forme des essences d'un parfum délicieux, que la confiserie française, la première du monde, emploie pour donner à ses bonbons le goût de la fraise et de l'ananas.

Les dragées à l'essence de pomme, de poire, de coing, de melon, et tant d'autres, les bonbons anglais, devenus populaires, et que débilitent les épiciers, ne doivent leur arôme qu'à des combinaisons d'éther butyrique avec du vinaigre, de l'acide valériannique ou de l'acide coccinique, extrait de la noix de coco.

L'éther butyrique n'est lui-même qu'un pro-

duit combiné de l'acide butyrique. Or, cet acide s'obtient par la distillation des matières organiques en décomposition, telle que le fromage et les viandes. Ajoutons cependant, pour rassurer les dégoutés, qu'on peut le préparer encore par la métamorphose que le sucre, l'amidon et d'autres matières éprouvent au contact des substances azotées de nature à agir comme ferment.

Enfin, pour rassurer tout le monde sur l'innocuité de la plupart des bonbons, disons que la chimie, comme le feu, purifie tout, et que par conséquent on peut continuer à manger des bonbons comme on l'a toujours fait et comme on le fera probablement jusqu'à la consommation des siècles.

Le Dimanche 27 Décembre courant, à trois heures, il sera procédé, à la Mairie de Croix, à l'adjudication :

1° Du prix de la pension pour les soins à donner aux orphelins à la charge du bureau de bienfaisance;

2° Du pain à fournir aux pauvres pendant l'année 1858;

3° Des cercueils destinés aux pauvres également à la charge dudit bureau de bienfaisance. (Communiqué.)

Pour toute la chronique locale, J. REBOUX.

CHRONIQUE PARISIENNE (1).

Paris, 24 décembre 1857.

Enfin les théâtres sortent peu à peu de l'ornière des reprises. A l'Opéra, la *Magicienne*, de MM. de St-Georges et Halévy, se prépare activement. Jeudi soir, quatre actes ont été répétés à la scène. M. Borghi-Mamo sera, dit-on, magnifique dans son rôle de magicienne; les deux strophes qu'elle a chantées jeudi avec accompagnement de chœur ont produit un effet prodigieux. On s'attend à un grand succès; puisse cette attente n'être pas trompée! Les œuvres données à notre premier théâtre lyrique depuis l'apparition du *Prophète*, c'est-à-dire depuis huit ans, ont été presque toutes d'une médiocrité désespérante, et il est grand temps que ce théâtre se relève par quelque coup d'éclat.

A l'Opéra-Comique, nous avons eu le *Carnaval de Venise*. La pièce ne se distingue guère des chefs-d'œuvre représentés sur le théâtre de Guignol. La musique trop mal accueillie par la critique en général, fait, selon moi, le plus grand honneur à M. Ambroise Thomas. Je m'en réfère au reste à une autorité que personne ne peut contester: M. Berlioz, dans son feuilleton des *Débats*, a donné de grands éloges à l'éblouissante partition du *Carnaval de Venise*. Deux artistes seulement sont à citer dans cette pièce: Stockhausen, baryton d'un grand talent, mais évidemment déplacé dans le rôle de Polichinelle, et M. Marie Cabel qui, pour les amateurs de tours de force, est toujours une cantatrice hors ligne.

Mais pour ceux qui préfèrent aux points d'orgue plus ou moins risqués, la méthode, le sentiment, le goût, il n'y a en ce moment à Paris qu'une seule cantatrice: Marietta Alboni. Les Italiens viennent de reprendre pour elle l'une des plus adorables partitions de Rossini: *l'Italiana in Alger*, et l'éminente artiste y a obtenu un de ces succès qui ne peuvent se contester. Ce qui veut dire se faire une idée de ce qu'a été naguère le grand art de chanter, presque entièrement méconnu aujourd'hui, doivent aller

(1) Reproduction interdite.

entendre M. Alboni, seule et digne rivale des Malibran et des Pasta.

Au gymnase, deux pièces nouvelles: *un bout d'oreille échappé par malheur*, titre un peu long, mais charmant badinage tombé de la plume spirituelle de M. Léon Gozlan, et *un gendre en surveillance*, vaudeville de joyeuse et libre allure, sorti de la collaboration de MM. Labiche et Marc Michel, fournisseurs habituels du Palais-Royal. C'est tout dire. Avec ces deux pièces le Gymnase attendra l'œuvre importante de M. Alexandre Dumas fils: *le Fils naturel*, regne depuis quelque temps déjà, mais non encore distribuée aux acteurs.

L'Ambigu-Comique tient enfin un grand succès. *Rose Bernard* est un drame plein d'intérêt. MM. Brisebarre et Nus ont développé avec beaucoup d'originalité un motif qui court les rues, mais qui sera toujours jeune, parce qu'il se prête à des transformations infinies. C'est l'histoire d'une jeune fille séduite et lâchement abandonnée. M. Doche est fort belle dans le rôle de Rose; par le pathétique de son jeu, elle a souvent rappelé M. Dorval.

Enfin, au Palais-Royal, les *Vaches lundaises* et aux Variétés: *Ohé! les p'tits Agneaux!*

Ces pièces, que l'on appelle *revues*, plaisent assez au Parisien qui aime à voir défilé ainsi, sous des emblèmes grotesques, ses amusements, ses folies, ses enthousiasmes, ses sottises de l'année. Quant à analyser de pareilles œuvres, on n'y peut pas songer. Il faut aller les voir... quand on n'a rien de mieux à faire.

Lorsque M. Ingres revint de Rome à Paris, en 1841, les sociétaires du Théâtre-Français lui écrivirent pour lui offrir ses entrées à vie dans leur théâtre. L'illustre peintre s'empressa d'accepter cette faveur dont il jouit le plus souvent possible; il s'en montra très-reconnaissant, et promit de prouver sa reconnaissance d'une manière tout à la fois digne de lui et des sociétaires. Cette promesse a été tenue: M. Ingres vient de terminer pour le foyer particulier des artistes à la Comédie-Française un magnifique tableau qui représente *Molière déjeunant chez Louis XIV*.

Ces jours derniers, M. l'administrateur général du théâtre et MM. les sociétaires se sont rendus chez M. Ingres pour admirer cette nouvelle production de son génie et le remercier de la destination qu'il a bien voulu lui donner.

La société des jeunes artistes du Conservatoire fondée et dirigée par M. Padeloup, a repris dimanche dernier la série de ses concerts annuels. Cette reprise ne pouvait être mieux inaugurée: l'ouverture de *Struensee*, une des plus belles pages de Meyerbeer, brillait en tête du programme. Avant de quitter Paris, le grand maître l'avait confiée lui-même au chef de la jeune société; il lui avait donné ses conseils, révélé ses intentions pour l'exécution de ce morceau, qui ne ressemble nullement à une ouverture ordinaire. C'est un drame tout entier, tracé de la main puissante qui a écrit les grandes scènes de *Robert le Diable*, le 4. acte des *Huguenots* et celui du *Prophète*. Jamais on n'a condensé avec autant d'énergie plus de sentiments, de passions, à leur moment de lutte suprême.

Les artistes ont admirablement rendu cette haute et vigoureuse conception dont les détails sont aussi curieux que l'ensemble imposant. Le *Crescendo* final a transporté tout l'auditoire.

Le 15 juin 1856, lors de la fête donnée par la ville de Paris à l'occasion du baptême du prince impérial, une décoration brillante, en face du palais municipal, figurait ce que l'on se propo-

sait de réaliser pour l'achèvement de la place de l'Hôtel-de-Ville. Aujourd'hui, la réalité a remplacé le décor. Deux édifices destinés, l'un à la direction de l'éclairage, l'autre à l'administration de l'assistance publique, sont à peu près complètement terminés. Des constructions élégantes, occupées déjà en partie et situées aux angles formés par la rencontre du quai Pelletier, de l'avenue Victoria et de la rue de Rivoli, complètent heureusement la ligne architecturale de la place. Ce quartier est sans contredit, à l'heure qu'il est, le plus magnifique, le plus grandiose de tout Paris.

Le corps principal des Halles centrales, cette immense construction de fer et de fonte, peut être considéré comme terminé. Deux des six pavillons qui le forment ont été ouverts il y a deux mois, et en ce moment les marchands retiennent leurs places dans celui qui doit être consacré à la vente du poisson.

Ces dames ont là depuis longtemps un beau sujet à exploiter dans leurs bavardages, et grâce à leur esprit satyrique et frondeur, elles ont naturellement trouvé à dire pis que pendre des constructions nouvelles. Mais une fois passé le premier moment de mauvaise humeur causé par les embarras inséparables d'un déménagement, elles feront comme tout le monde et apprécieront les avantages de tout genre que leur offre le nouveau marché.

Tout près des Halles, en face du parc aux Huîtres, j'ai remarqué dernièrement cette enseigne: *Bureau de placement tenu par un ancien MAGISTRAT!* — Je voudrais bien savoir à quelle magistrature a jamais pu appartenir le directeur du bureau en question.

On achève en ce moment un édifice immense, le plus important de tous ceux que Paris renferme en ce genre: je veux parler de la caserne qui s'élève derrière le Château-d'Eau. Cette caserne occupe un hectare de terrain et pourra recevoir 3,500 hommes. On dit merveilles de sa distribution intérieure.

Le quartier qu'elle domine de sa masse imposante va recevoir aussi des modifications profondes: de là vont partir deux larges boulevards se dirigeant l'un vers la barrière du Trône, l'autre sur Montmartre en reliant dans son parcours les embarcadères des chemins du Nord et de l'Est.

Quant au boulevard de Sébastopol, les dernières expropriations viennent d'être terminées; dans quinze jours la pioche et le marteau vont recommencer leur œuvre de destruction, et avant deux mois — grâce à l'achèvement du pont St-Michel démolit et reconstruit en sept mois! — la circulation aura lieu sans interruption et en ligne droite de la gare de Strasbourg au milieu de la rue de la Harpe, sur une étendue d'au moins cinq kilomètres.

Un municipal avec son brigadier devant une statue de Minerve, aux Tuileries.

Le brigadier. — Qu'est-ce que cela? — Mon brigadier, m'est avis que c'est Jeanne Hachette.

— Mais non, elle n'a pas d'hache. C'est Jeanne d'Arc. Tu vois bien qu'elle est sur un bûcher.

— Pardon, brigadier, mais ce qui vous semble un bûcher, me fait à moi l'effet d'un trône.

— Tu as raison. Mais alors qu'est-ce que cela peut être?

Et après quelques instants de réflexion:

— C'est peut-être une puissance étrangère.

THÉOBALD JARRY.

Orloff tomba, mais sans lâcher prise; André, entraîné dans sa chute, brisa la fenêtre sous son poids, et les deux frères furent lancés au dehors.

Malgré leur empressement, les agents de police arrivaient trop tard; ils retournèrent sur leurs pas; ils descendirent en toute hâte à l'endroit où étaient tombés les combattants; comment peindre leur surprise de n'y trouver qu'un seul d'entre eux.

C'était André, mort et la tête fracassée; quant à Iwan, il avait disparu.

Le bruit et la confusion que produisit cet événement effrayèrent l'impératrice qui venait d'apprendre au même instant l'arrivée de Marfa. On hésitait à faire entrer cette dernière, malgré la lettre qu'elle tenait à la main.

Catherine donna l'ordre de l'introduire et de la laisser seule avec elle.

On passa dans la pièce voisine, en laissant ouvertes les portes de communication.

« Votre Majesté, dit Marfa à l'impératrice, paraît surprise de me voir avant le jour qu'elle m'avait assigné; mais je voulais avertir Votre Majesté... avant que... »

On eût dit en ce moment que Marfa était, aux yeux de Catherine, un être surhumain et mystérieux.

« Avant que? répéta la czarine.

— Avant que ma prédiction ne s'accomplît... mais j'arrive trop tard. Le fruit de nos actes mûrit promptement quand nous sommes au bord du tombeau. Cette même Providence qui nous a suivis si patiemment à travers le monde scrute alors nos cœurs et porte son arrêt en ce moment. Le vôtre est prononcé, madame... »

L'impératrice tressaillit.

« Ce coup a renversé tous vos calculs, ébranlé vos forces, brisé votre existence. Vous souvenez-vous encore de Tarrakanoff? Elle est tombée aussi victime de votre froide et barbare politique.

— Non, votre accusation est horrible et injuste; je ne suis point souillée de la mort de la princesse. Non, non!

Ce sujet échauffait toujours Catherine.

« Je témoigne contre vous » reprit Marfa.

L'impératrice était hors d'elle; mais en ce moment une pensée la frappa tout à coup.

« Ah! s'écria-t-elle, cette accusation est une nouvelle cabale d'Orloff. Mais je saurai punir son audace... Rentrez! ajouta-t-elle en s'adressant à la cour. »

La pièce se remplit de nouveau, et Catherine promena de tous côtés des regards pleins d'une fierté provocatrice.

« Qu'on fasse venir Orloff, dit-elle, je veux lui parler; qu'on l'amène! Cette femme aussi m'accuse de la mort de Tarrakanoff; elle est d'intelligence avec lui; mais je leur arracherai leurs masques. Un assassinat! Ah! c'est horrible! Ma couronne est souillée, si les doigts d'un ange de meurtre l'ont touchée! »

Les souffrances de la czarine ne cessaient d'alimenter sa colère. Elle reprit en s'adressant à Marfa:

« Rétractez votre accusation, rétractez-la. Un seul mot de ma bouche, et il jaillit de mon sceptre un coup de foudre qui vous écrase. Rétractez voire accusation.

— Je ne la rétracte point.

— Eh bien, j'anéantirai du même coup et vous et Orloff. Il a déclaré que la princesse vit encore... Ah!... voilà le messenger... Où est le

comte?

— Il est mort, madame! » Catherine tressaillit.

« Mort! répéta-t-elle! mort? Et il a emporté son accusation dans la tombe! Malheur à moi! » L'émotion étouffa sa voix un moment.

« Tarrakanoff assassinée! balbutia-t-elle ensuite; ô mon Dieu! »

Mais bientôt elle se redressa d'un air digne et ferme, et s'adressa de nouveau à Marfa.

« Ainsi vous êtes ma seule accusatrice, la seule personne qui m'impute, devant les contemporains et la postérité, un crime qui imprime à ma vie une souillure de sang. »

Le prince Razanowsky s'approcha de l'impératrice.

« Votre Majesté me permet-elle de dire un mot? »

— Parlez, prince.

— Vous avez, madame, traité ma famille et moi avec une bonté qui nous impose une éternelle reconnaissance; aussi ne me sens-je pas de joie de croire que je puis contribuer à affranchir l'âme de Votre Majesté des tourments qu'elle endure à la pensée du crime qu'on lui attribue.

— Vous, prince?

— Marfa va trop loin, madame, je puis le prouver.

— Comment?... vous, prince!... ah! que dites-vous? Vous prétendez pouvoir prouver que Marfa va trop loin?

— Ma femme et l'abbé l'attesteront également.

— Cela leur est possible?

— Oui, Majesté, parce que la princesse Tarrakanoff n'est pas morte.

— Pas morte? Il serait donc vrai! la question se complique de plus en plus! Cardes, ici!

qu'on arrête Marfa!

— Non pas, madame, s'écria le prince; votre cœur ne consentira point à ce que...

— A ce que l'on arrête le seul témoin encore vivant, car ce témoin, c'est...

— C'est...

— Tarrakanoff elle-même. »

L'impératrice ne tarda pas à s'affaïsser sur le divan.

« Madame, continua la princesse d'une voix grave et sévère, ce n'est pas à vous que je dois d'avoir échappé à la mort, c'est à un ancien et fidèle serviteur. »

Elle se retourna, et apercevant Alexandrowitch près de la porte, elle lui fit signe d'approcher.

« Voici, madame, l'homme qui m'a sauvée; le cadavre que l'on a retrouvé dans le souterrain inondé était celui de sa femme.

Catherine restait muette, les yeux fixés sur la princesse.

« Vous êtes bien Tarrakanoff, lui dit-elle enfin; je reconnais dans vos traits une ressemblance avec ceux d'Elisabeth. Vous dites que j'ai voulu votre mort, mais je le nie.

— Dans toute l'horrible histoire qui s'attache à mon nom, votre doigt se trahit.

— Non! » s'écria l'impératrice avec véhémence, en faisant un dernier et violent effort pour défendre son honneur.

En ce moment, une vive agitation se manifesta dans les pièces voisines:

« Laissez-moi passer! criaient-ils; il faut que je voie l'impératrice. Je vous en prie, messieurs ne me barrez pas le chemin! »

RIDDERSTAD.

(La fin au prochain numéro.)